

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Franco-ontarie : une aventure avec la voisine d'à côté...

Jean-François Caron

Number 143, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64687ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caron, J.-F. (2011). Franco-ontarie : une aventure avec la voisine d'à côté....
Lettres québécoises, (143), 13–15.

FRANCO-ONTARIE :

une aventure avec la voisine d'à côté...

*Nous qui avons la terre d'icitte dans le ventre
la langue de l'autre toujours à l'oreille
et la nôtre sur une corde à linge entre
deux bières.*

Jean Marc Dalpé, *Gens d'ici*

On n'entend pas souvent parler d'elle. Elle se soigne en silence, elle apprend, devient plus mature. La voilà déjà grande, belle et désirable. C'est vrai qu'on n'entend pas souvent parler d'elle. Et pourtant, la littérature franco-ontarienne mérite qu'on s'y attarde. Dans ce dossier, on saute la clôture pour tâter le pouls de la petite voisine d'à côté... On s'assure de sa vitalité et on en profite pour voir ce qu'elle cache de secrets et de beauté, connaître ses limites, ses ambitions...

... sa petite histoire

La franco-ontarie serait née aussi tôt qu'en 1610 quand Étienne Brûlé, seize ans à peine, truchement¹ et interprète de Samuel de Champlain, foulait du pied le territoire qu'on appelle aujourd'hui l'Ontario. Lui-même n'a pas écrit les détours de son voyage, mais il sera revenu avec dans sa besace quelques histoires à raconter, ce dont témoignera Champlain par la suite : « En 1618, Brûlé revoit Champlain et lui raconte longuement ses aventures, publiées par la suite dans l'ouvrage de 1619 de ce dernier. » (*Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française*)

On associe d'ailleurs la naissance de la littérature de l'Ontario français à la publication des récits de voyage de Champlain. Elle traversera ensuite trois grandes périodes historiques décrites par Lucie Hotte², titulaire de la Chaire de recherche sur les cultures et les littératures francophones du Canada de l'Université d'Ottawa : la littérature coloniale (1610-1866), la littérature canadienne-française (1867-1969) et la littérature franco-ontarienne à proprement parler (après 1970).

Évidemment, les premières années de vie de cette littérature, on parle de sa période coloniale, s'avèrent plutôt faméliques. Après les récits de voyage de Champlain dont les premiers ont paru en 1613 et 1615, il faudra attendre *Le grand voyage du pays des Hurons* de Gabriel Sagard (1632) et les *Relations* de 1635 et 1636, écrites par le jésuite Jean de Brébeuf, premier martyr franco-ontarien qui s'intéressait lui aussi au pays des Hurons.

D'autres écrits viendront, points saillants sur la trame lâche des débuts de cette histoire littéraire, mais ils seront presque exclusivement des récits d'auteurs français relatant leurs voyages en Ontario.

Cela a sans doute contribué à ce que se répande l'impression qu'aucun Franco-Ontarien n'avait véritablement pris la parole, littérairement parlant, avant 1970. René Dionne, qui a de son vivant considérablement fait avancer la recherche dans ce domaine — il était professeur et historien des lettres françaises en Ontario —, le dénonçait vivement. Il a d'ailleurs fait la démonstration d'une telle prise de parole dans *Cahiers Charlevoix* dès 1995, avec un article intitulé « Une première prise de parole collective en Ontario français », où il nous faisait déjà entendre la voix de la franco-ontarie en 1910.

Aujourd'hui, le *Dictionnaire des écrits de l'Ontario français 1613-1993*³ (DÉOF) montre de belle manière que Dionne avait raison : il a bel et bien existé un « avant ». Dès la Confédération, on pourra commencer à parler d'une littérature canadienne-française en Ontario : l'arrivée de fonctionnaires francophones dans la nouvelle capitale fédérale correspond d'ailleurs à une hausse appréciable de la création littéraire francophone sur le territoire ontarien. D'ailleurs, le deuxième tome de l'*Histoire de la littérature franco-ontarienne* de René Dionne (Éditions du Vermillon), publié en 2000, s'intéressait précisément à « La littérature des fonctionnaires ».

Avec le temps, la production littéraire se penchera de plus en plus sur la réalité locale, s'en imprégnant pour donner des œuvres originales distinctes, et une vie littéraire se développera dans la jeune capitale. Parmi ceux qui se démarquent, on trouve la fille d'un député fédéral, Marie-Rose Turcot, dont le nom figure parmi ceux des premières femmes écrivaines et journalistes de l'Ontario français, mais aussi Séraphin Marion, qui contribuera en 1927 à la fondation de la Faculté des lettres de l'Université d'Ottawa où il enseignait déjà la littérature canadienne-française depuis 1925.

Toutefois, qui dit prise de parole ne dit pas nécessairement littérature. Dans les faits, même si de nombreux écrits ont été publiés depuis Champlain, la culture franco-ontarienne aura très longtemps été portée surtout par l'oralité. Car si les années soixante-dix ont souvent servi de borne pour mesurer les premières lieues de la franco-ontarie littéraire, ce n'est pas un hasard.

... son affranchissement

Il fallait bien un jour qu'elle s'affirme, qu'elle prenne conscience de son unicité. L'histoire de la littérature franco-ontarienne est intimement liée à celle des Québécois. Quand le Québec a commencé à revendiquer le fait d'avoir une culture (et une littérature) propre, les autres Canadiens français ont dû apprendre à se définir autrement, à se réinventer. En introduction du DÉOF, on lit même que

rien n'a plus affecté l'Ontario français que le démembrement du Canada français. La dissolution de ses nombreux liens, la fin de ses complicités omniprésentes et le démantèlement de ses anciennes solidarités culturelles ont fortement contribué à l'écllosion d'une identité franco-ontarienne, un processus qui empruntait largement à des mouvements similaires



LUCIE HOTTE



RENÉ DIONNE

observés au Québec, en Acadie et dans toutes les provinces. (DÉOF, Introduction, p. X)

C'est dans ce contexte, alors que les questions nationale et identitaire se posent avec plus d'urgence chez les Québécois, que naissent « les premiers balbutiements de l'affirmation culturelle, dont l'explosion artistique sera la partie la plus visible et prendra son essor » (DÉOF, Introduction, p. X).

Si l'on admet volontiers avec René Dionne qu'il y a bel et bien eu prise de parole, orale et littéraire, en Ontario français au début du ^{xx}e siècle, il faut du même souffle convenir que les années soixante-dix ont tout de même été le théâtre de changements importants. Lucie Hotte et Johanne Melançon, dans leur *Introduction à la littérature franco-ontarienne* (Éditions Prise de parole), vont jusqu'à parler de « l'essor fulgurant que connaît cette littérature depuis le début des années 1970 ».

En effet, c'est à ce moment qu'on assistera à l'institutionnalisation de la littérature canadienne-française en Ontario. Des programmes sociaux et culturels seront mis sur pied, et diverses subventions pour les arts et la culture seront accessibles, ce qui favorisera l'épanouissement des minorités francophones hors Québec et de leur littérature.

... ses premières maisons

Cette nouvelle réalité verra s'établir trois maisons d'édition : Prise de parole (1973), L'Interligne (1981) et Le Vermillon (1982). D'autres suivront le même chemin : en fait, la presque totalité des éditeurs franco-ontariens ont vu le jour après les années soixante-dix, dans un mouvement qui a suivi une hausse importante de la demande — une plus grande conscience collective de la littérature ontarienne d'expression française leur aura ouvert les portes des écoles des niveaux primaire et secondaire. Dans ce contexte viendront donc les Éditions du GREF (1984), les Éditions du Nordir (1988), Centre Fora (1989), les Éditions David (1993), les Éditions du Chardon bleu (1994) et les Éditions cantinales (1995).

Pour plusieurs, c'est lorsque l'Ontario français s'est donné tous ces nouveaux outils et tremplins qu'est véritablement née la littérature franco-ontarienne, ce qui coïncide aussi avec l'affirmation des littératures québécoise et acadienne... « Trois héritiers égaux mais distincts de la culture française », comme le présentait justement Pierre Karch dans un article paru précédemment dans *Lettres québécoises*, « Le rapatriement de l'histoire de la littérature franco-ontarienne⁴ ».

... son cas à l'étude

Au cours des mêmes décennies, on assiste au développement des études franco-ontariennes et à l'établissement de nouveaux groupes de chercheurs dans ce secteur. Parmi eux, Gaétan Gervais et Fernand Dorais, professeurs de l'Université Laurentienne, ont un intérêt pour l'histoire de la littérature franco-ontarienne. Ensemble, ils ont l'intuition du *Dictionnaire des écrits de l'Ontario français* (DÉOF). C'était en 1982.

Ce qui devait être au départ un enthousiasmant (et pharaonique) chantier aura dû être revu et corrigé à plusieurs reprises. Faute de financement fédéral — le projet a essuyé cinq refus aux demandes adressées au gouvernement central entre 1987 et 1991 —, le projet qui devait originairement rassembler cinq tomes devra être réduit à un ouvrage beaucoup moins ambitieux que prévu. Une subvention de l'administration provinciale ontarienne, intéressée dès le début par le travail des deux professeurs, sera finalement autorisée le 23 décembre 1992,

même si elle devait initialement être assortie d'une subvention fédérale équivalente pour être accordée. C'est donc le pécule du gouvernement ontarien qui aura permis d'avancer la réalisation du DÉOF à partir de 1993, faute de quoi le projet serait demeuré lettre morte.

Malgré la refonte de l'entreprise, que le budget ne permettait pas d'envisager avec la même ambition, le dictionnaire demeure d'une pertinence indéniable : il s'agit en effet de la première bibliographie générale des titres franco-ontariens et, tout à la fois, du premier répertoire exhaustif des auteurs de l'Ontario français.

Il aura fallu attendre 2010 pour voir se réaliser la publication du DÉOF, quatre cents ans exactement après les premiers tressaillements de la francophonie ontarienne, incarnés par Étienne Brûlé. Près de trente ans après qu'on en eut rêvé, c'est finalement avec Jean-Pierre Pichette que Gaétan Gervais signera la direction de l'ouvrage.

... elle veut aller au marché

Même après avoir fait de belles avancées — dont le développement de plusieurs maisons d'édition et son entrée dans les établissements d'enseignement sont des traces évidentes —, le plus difficile reste sans doute à venir pour la littérature franco-ontarienne, toujours en lutte pour sa survie.

Une littérature, c'est aussi une industrie : pour le livre ontarien d'expression française, le problème le plus criant demeure celui du marché. La franco-ontarie, c'est moins de six cent mille personnes — soit l'équivalent de 4,8 % de la population totale de la province ontarienne. Non seulement la population francophone n'y est-elle pas très nombreuse, mais elle est aussi dispersée sur de vastes pans du territoire, avec une présence légèrement plus grande en périphérie (Sud-Est, Nord-Est, Sud-Ouest) et plus récemment dans la région métropolitaine de Toronto.

Comme le précise Catherine Voyer-Léger, nouvelle directrice générale du Regroupement des éditeurs canadiens-français (RÉCF), le lectorat francophone en Ontario est difficile à développer et à consolider :

Il n'y a pratiquement pas de marché. Les points de vente sont rares... Les Franco-Ontariens consomment peu de culture en français. Nous travaillons beaucoup avec la Table de concertation du livre pour une Politique du livre franco-ontarien qui fixerait certaines balises d'achat aux clients institutionnels. De nouvelles règles au ministère de l'Éducation obligent d'ailleurs l'étude d'œuvres franco-ontariennes dans les écoles de la province.

Ces initiatives pourraient avoir un effet positif sur le développement de la littérature franco-ontarienne, il va sans dire, mais elles n'effacent pas les limites du lectorat potentiel, qui demeure réduit.

D'aucuns pourraient croire que la proximité du marché québécois est un avantage de taille pour une littérature minoritaire francophone, mais, pour l'instant, il n'en est rien. Les lois qui visent la protection de la culture québécoise freinent les ardeurs de notre petite voisine. Selon la directrice du RÉCF,

[1] a loi du livre au Québec considère la littérature franco-canadienne comme toute autre littérature étrangère. Mais, évidemment, les éditeurs ontariens n'ont pas les reins d'éditeurs français ou américains pour placer leurs produits. Résultat ? On tombe souvent entre deux chaises.



Trouver un livre franco-ontarien en librairie, c'est généralement un parcours du combattant : il faut vraiment que ça tente, peu de chances que tu y arrives en bouquinant.

Il y a pourtant de belles découvertes à faire dans le corpus littéraire de l'Ontario français : Patrice Desbiens, poète de Timmins associé à la fondation des Éditions Prise de parole ; Hélène Brodeur, auteure des *Chroniques du Nouvel-Ontario*, une saga historique en trois tomes pour laquelle elle a reçu de nombreux prix⁵ ; Jean Marc Dalpé, dont la pratique oscille entre poésie et théâtre, un auteur qui accumule trois Prix du Gouverneur général avec *Le Chien* (théâtre), *Il n'y a que l'amour* (théâtre) et *Un vent se lève qui éparpille* (roman, Éditions Prise de parole).

... elle y met le prix

Pour susciter l'intérêt du plus grand nombre et tout à la fois apporter un soutien financier aux auteurs franco-ontariens, sensibiliser le public à la richesse et à la diversité des œuvres qui lui sont accessibles, différents prix ont été créés et sont distribués chaque année.

Le plus important d'entre eux est le prix Trillium du gouvernement de l'Ontario. D'abord créé en 1987 pour souligner le travail des auteurs ontariens, le Trillium Book Award est accompagné depuis 1994 par le prix Trillium, qui s'adresse particulièrement aux auteurs et aux éditeurs de langue française. Il est assorti d'une bourse de 20 000 \$, et l'éditeur reçoit un montant de 2 500 \$ pour la promotion de l'ouvrage primé.

Plus récemment, soit en 2004, on a aussi créé le Prix de poésie Trillium, qui permet de mettre sous les projecteurs des poètes s'exprimant en français et en anglais, ainsi que leurs éditeurs. Dans le cas du prix de poésie, il est accompagné d'une bourse de 10 000 \$ pour l'auteur et de 2 000 \$ pour son éditeur.

En vrac, quelques auteurs ayant reçu les honneurs du prix Trillium : Maurice Henrie en 1995 pour *Le balcon dans le ciel* (Prise de parole), Daniel Poliquin en 1998 pour *L'homme de paille* (Boréal), Didier Leclair pour *Toronto, je t'aime* en 2000 (Éditions du Vermillon), François Paré en 2003 pour *La distance habitée* (Le Nordir), Daniel Castillo Durante et Paul Savoie en 2006 respectivement pour *La passion des nomades* (XYZ éditeur) et *Crac* (Éditions David), Michèle Matteau en 2010 pour *Passerelles* (L'Interligne), etc. Les nouveaux lauréats sont dévoilés chaque année au mois de juin.

Pour quiconque veut détecter les plus beaux trésors que cache la voisine d'à côté, le prix Champlain est aussi un radar à surveiller. Créé par le Conseil de la vie française en Amérique, il a pour objectif d'encourager la production littéraire



chez les francophones d'Amérique vivant hors Québec, mais aussi de susciter chez les lecteurs québécois un intérêt pour la production littéraire en contexte minoritaire. Ainsi, même s'il est accompagné d'une bourse beaucoup moins importante que le prix Trillium — on parle cette fois de 1 500 \$ —, il a l'avantage de présenter le livre à un nouveau lectorat en plein cœur du marché québécois.

Depuis sa création, seize auteurs franco-ontariens ont remporté les honneurs, dont la plus récente lauréate Hélène Harbec, pour son roman paru aux Éditions David, *Chambre 503*. Le prix Champlain est aujourd'hui administré par le Salon international du livre de Québec.

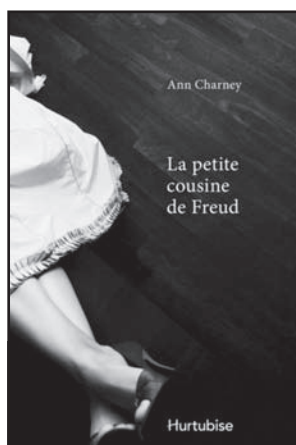
... un pied dans l'avenir

Certes, la franco-ontarie est une minorité et, en tant que telle, elle est confrontée à des difficultés importantes, sur tous les plans, mais encore plus sur celui de la culture. Or, loin de tendre vers la disparition, la littérature franco-ontarienne s'est développée de façon fulgurante au cours des quarante dernières années, se donnant des outils et des infrastructures solides et efficaces, même si elle se trouve hors des grands centres, voire exclue du marché québécois. Un pas à la fois, elle trace son chemin... Nous avons sans doute beaucoup à apprendre de la petite voisine d'à côté. ¹⁴

1. Intermédiaire auprès des nations amérindiennes.
2. Hotte, Lucie, « La littérature franco-ontarienne », dans *Québec français*, n° 154, 2009, p. 69.
3. *Dictionnaire des écrits de l'Ontario français. 1613-1993*, Gaétan Gervais et Jean-Pierre Pichette (dir.), Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2010, 1 097 pages.
4. *Lettres québécoises*, n° 90, 1998, p. 46-47.
5. Le prix Champlain du Conseil de la vie française en Amérique pour le premier tome, *La Quête d'Alexandre* (Éditions Quinze, 1981), puis le Prix du Nouvel Ontario et le Prix littéraire Le Droit pour le deuxième tome de la trilogie, *Entre l'aube et le jour* (Éditions Quinze, 1983). Les deux livres ont été réédités par les Éditions Prise de parole avec la publication du troisième tome, *Les routes incertaines* (1986).

ERRATUM

Dans le numéro 142 de *Lettres québécoises*, une erreur s'est glissée dans le dossier « L'ABC de la BD du QC ». Les crédits des personnages de BD ont été inversés. Ainsi, l'illustration du haut de la page 14 est une création d'Iris Boudreau et celle du bas, de Laurence Lemieux. Nos excuses auprès de ces deux bédéistes.



La petite cousine de Freud

Ann Charney
(En librairie le 25 août)

Hurtubise
www.editionshurtubise.com



Joueur_1

Ce qu'il adviendra de nous

Douglas Coupland
(En librairie le 1^{er} septembre)

Hurtubise
www.editionshurtubise.com